

* Commentaires du 20 janvier 2013 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

2e dimanche du temps ordinaire, Année C :



» *Tel fut le commencement des signes* «

1. Les textes de ce dimanche

1. Is 62, 1-5
2. Ps 95/96, 1-2a, 2b-3, 7-8a, 9a.10ac
3. 1 Co 12, 4-11
4. Jn 2, 1-11



Is 62, 1-5

Lecture du livre d'Isaïe

62

⁰¹ Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas, pour Sion je ne prendrai pas de repos, avant que sa justice ne se lève comme l'aurore et que son salut ne flamboie comme une torche.

⁰² Les nations verront ta justice, tous les rois verront ta gloire. On t'appellera d'un nom nouveau, donné par le Seigneur lui-même.

⁰³ Tu seras une couronne resplendissante entre les doigts du Seigneur, un diadème royal dans la main de ton Dieu.

⁰⁴ On ne t'appellera plus : « La délaissée », on n'appellera plus ta contrée : « Terre déserte », mais on te nommera : « Ma préférée », on nommera ta contrée : « Mon épouse », car le Seigneur met en toi sa préférence et ta contrée aura un époux.

⁰⁵ Comme un jeune homme épouse une jeune fille, celui qui t'a construite t'épousera. Comme la jeune mariée est la joie de son mari, ainsi tu seras la joie de ton Dieu.

REMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Is 62, 1-5

« Pour Sion, je ne prendrai pas de repos »

Cette affirmation dit la détermination de Dieu à secourir son peuple. Encore une fois, nous en déduisons que l'ambiance était au défaitisme. Le chapitre 62 d'Isaïe fait partie (comme le chapitre 60 lu pour la fête de l'Épiphanie) de ce que l'on appelle des « oracles de salut », c'est-à-dire des paroles de consolation prononcées par les prophètes en période difficile. Tout l'enjeu, pour le porte-parole de Dieu, est de protéger le peuple contre lui-même et ses tentations de céder au découragement. Le meilleur argument, comme toujours, c'est la fidélité de Dieu à son Alliance et à ses promesses : « Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas, pour Sion je ne prendrai pas de repos. » Dans une phrase comme celle-ci, Jérusalem et Sion signifient non seulement la ville mais le peuple d'Israël tout entier. Une fois encore, nous retrouvons sous la plume du troisième Isaïe un vocabulaire de lumière : « Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas, avant que sa justice ne se lève comme l'aurore et que son salut ne flamboie comme une torche. »

« On t'appellera d'un nom nouveau »

On sait l'importance du nom dans les relations humaines : quand notre relation avec une personne s'approfondit, il n'est pas rare que nous éprouvions le besoin de lui donner un surnom, parfois connu de nous seuls. Dans la vie des couples, ou des familles, les diminutifs et les surnoms tiennent une grande place.

La Bible traduit cette expérience fondamentale de la vie humaine. Le nom y a une très grande importance, il dit le mystère de la personne, son être profond, sa vocation, sa mission : très souvent, on nous indique le sens du nom des personnages principaux. Et il n'est pas rare que Dieu donne un nom nouveau à quelqu'un en même temps qu'il lui confie une mission nouvelle : Abram devient Abraham, Saraï devient Sara, Jacob devient Israël et, dans l'évangile, Simon devient Pierre. Ici, c'est la ville sainte qui change de nom ! « Jérusalem, on t'appellera d'un nom nouveau », dit Isaïe (Is 62, 2) : pour annoncer aux habitants de Jérusalem qu'ils vont connaître des jours meilleurs, le prophète va jusqu'à dire que la ville changera de nom !

On nommera ta contrée « mon épouse »

Et voici la nouvelle vocation de Jérusalem : être l'épouse de Dieu ! C'est à peine croyable ! L'audace du prophète va pourtant jusque-là. Dans le texte hébreu, Isaïe emploie même deux fois le mot « désir » (au sens de désir amoureux) pour traduire les sentiments de Dieu à l'égard de son peuple (là où notre traduction liturgique porte les mots « ma préférée » et « préférence »). C'est le prophète Osée qui, le premier, a comparé le peuple d'Israël à une épouse et traité d'adultères les infidélités du peuple, c'est-à-dire ses retombées dans l'idolâtrie. À sa suite Jérémie, Ézéchiel, le deuxième et le troisième Isaïe ont développé ce thème des noces entre Dieu et son peuple.

Le prophète Isaïe ne manquait pas d'audace ! À deux reprises, dans ces quelques versets, il a employé le mot « désir » (au sens de désir amoureux) pour traduire les sentiments de Dieu à l'égard de son peuple. Les mots « ma préférée » et « préférence » sont trop faibles ; il faudrait traduire : On ne t'appellera plus « la délaissée », on n'appellera plus ta contrée « terre déserte », mais on te nommera « ma désirée » (littéralement mon désir est en toi), on nommera ta contrée « mon épouse », car le Seigneur met en toi son désir et ta contrée aura un époux.

Car ce que nous avons entendu ici est une véritable déclaration d'amour ! Un fiancé n'en dirait pas plus à sa bien-aimée. Tu seras ma préférée, mon épouse... Tu seras belle comme une couronne, comme un diadème d'or entre mes mains... tu seras ma joie... Et pour cette déclaration, vous avez remarqué la beauté du vocabulaire, la poésie qui émane de ce texte. On y retrouve le parallélisme des phrases, si caractéristique des psaumes. « Pour la cause de Jérusalem je ne me tairai pas / pour Sion je ne prendrai pas de repos... Tu seras une couronne resplendissante entre les doigts du Seigneur / (tu seras) un diadème royal dans la main de ton Dieu... on te nommera « ma préférée » / on nommera ta contrée « mon épouse ».

Cinq siècles avant Jésus-Christ, déjà, le prophète Isaïe allait donc jusque-là ! Car on pourrait vraiment appeler ce texte le « poème d'amour de Dieu ». Et Isaïe n'est pas le premier à avoir cette audace.

Il est vrai qu'au tout début de la Révélation biblique, les premiers textes de l'Ancien Testament n'emploient pas du tout ce langage. Pourtant, si Dieu aime l'humanité d'un tel amour, c'était déjà vrai dès l'origine. Mais c'est l'humanité qui n'était pas prête à entendre. La Révélation de Dieu comme Epoux, tout comme celle de Dieu-Père n'a pu se faire qu'après des siècles d'histoire biblique ; au début de l'Alliance entre Dieu et son peuple, cette notion aurait été trop ambiguë. Les autres peuples ne concevaient que trop facilement leurs dieux à l'image des hommes et de leurs histoires de famille ; dans une première étape de la Révélation, il fallait donc déjà découvrir le Dieu tout-Autre que l'homme et entrer dans son Alliance.

C'est le prophète Osée, au huitième siècle av.J.C., qui, le premier, a comparé le peuple d'Israël à une épouse ; et il traitait d'adultères les infidélités du peuple, c'est-à-dire ses retombées dans l'idolâtrie. À sa suite Jérémie, Ézéchiël, le deuxième Isaïe et le troisième Isaïe (celui que nous lisons aujourd'hui) ont développé ce thème des noces entre Dieu et son peuple ; et on retrouve chez eux tout le vocabulaire des fiançailles et des noces : les noms tendres, la robe nuptiale, la couronne de mariée, la fidélité, mais aussi la jalousie, l'adultère, les retrouvailles. En voici quelques extraits, par exemple chez Osée : « tu m'appelleras mon mari... je te fiancerai à moi pour toujours... dans l'amour, la tendresse, la fidélité. » (Os 2, 18.21). Et chez le deuxième Isaïe « Ton époux sera ton Créateur... Répudie-t-on la femme de sa jeunesse ?... dans mon amour éternel, j'ai pitié de toi. » (Is 54, 5...8). Le texte le plus impressionnant sur ce sujet, c'est évidemment le Cantique des Cantiques : il se présente comme un long dialogue amoureux, composé de sept poèmes ; pour être franc, nulle part les deux amoureux ne sont identifiés ; mais les Juifs le comprennent comme une parabole de l'amour de Dieu pour l'humanité ; la preuve, c'est qu'ils le lisent tout spécialement pendant la célébration de la Pâque, qui est pour eux la grande fête de l'Alliance de Dieu avec son peuple.

Pour revenir au texte d'aujourd'hui, l'un des passe-temps préférés, apparemment, du bien-aimé est de donner des noms nouveaux à sa bien-aimée. Vous savez l'importance du Nom dans les relations humaines : quelqu'un ou quelque chose que je ne sais pas nommer n'existe pas pour moi... Savoir nommer quelqu'un, c'est déjà le connaître ; et quand notre relation avec une personne s'approfondit, il n'est pas rare que nous éprouvions le besoin de lui donner un surnom, parfois connu de nous seuls. Dans la vie des couples, ou des familles, les diminutifs et les surnoms tiennent une grande place. Quand nous choisissons le prénom d'un enfant, par exemple, c'est très révélateur : nous faisons porter sur lui beaucoup d'espoirs ; souvent même, si on y regarde bien, c'est tout un programme.

La Bible traduit cette expérience fondamentale de la vie humaine ; et le nom y a une très grande importance ; il dit le mystère de la personne, son être profond, sa vocation, sa mission : très souvent, on nous indique le sens du nom des personnages principaux. Par exemple, l'ange annonçant la naissance de Jésus précise aussitôt que ce nom veut dire : « Dieu sauve » ; c'est-à-dire que cet enfant qui porte ce nom-là sauvera l'humanité au nom de Dieu. Et parfois Dieu donne un nom nouveau à quelqu'un en même temps qu'il lui confie une mission nouvelle : Abram devient Abraham, Saraï devient Sara, Jacob devient Israël et Simon devient Pierre.

Ici donc, c'est Dieu qui donne des noms nouveaux à Jérusalem : la « délaissée » devient la « Préférée », la « terre déserte » devient « mon épouse » ; effectivement, le peuple juif pouvait avoir l'impression d'être délaissé par Dieu. Ce chapitre 62 d'Isaïe a été écrit dans le contexte du retour d'Exil. On est rentré de l'Exil (à Babylone) en 538 et le Temple n'a commencé à être reconstruit qu'en 521 : c'est dans ce délai que la morosité s'installe et l'impression de délaissement. Si Dieu s'occupait de nous, pense-t-on, les choses iraient mieux et plus vite (il nous arrive bien de dire exactement la même chose : « s'il y avait un Bon Dieu, ces choses-là n'arriveraient pas » ...). C'est pour combattre cette désespérance qu'Isaïe, inspiré par Dieu, ose ce texte magnifique : non, Dieu n'a pas oublié son peuple et sa ville de prédilection ; et dans peu de temps cela se saura ! « Comme un jeune homme épouse une jeune fille, celui qui t'a construite t'épousera. Comme la jeune mariée est la joie de son mari, ainsi tu seras la joie de ton Dieu. »



Psaume 95/96

R/ Allez dire au monde entier les merveilles de Dieu !

01 Chantez au Seigneur un chant nouveau,
02 chantez au Seigneur, terre entière,
02 chantez au Seigneur et bénissez son nom !

03 De jour en jour, proclamez son salut,
03 racontez à tous les peuples sa gloire,
à toutes les nations ses merveilles !

07 Rendez au Seigneur, familles des peuples,
08 rendez au Seigneur la gloire et la puissance,
08 rendez au Seigneur la gloire de son nom.

09 Adorez le Seigneur, éblouissant de sainteté
10 Allez dire aux nations : « Le Seigneur est roi ! »
Il gouverne les peuples avec droiture.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 95/96, 1-2a, 2b-3, 7-8a, 9a.10ac

On est en plein rêve ou plutôt en pleine anticipation : un jour viendra où tous les peuples sans exception reconnaîtront Dieu comme le seul Dieu. L'humanité tout entière mettra sa confiance en lui seul : le psaume tout entier a cette dimension universelle.

Imaginons un peu la scène : transportons-nous à la fin du monde (nous allons faire comme si nous étions déjà à la fin de l'histoire de l'humanité ; après, nous redescendrons sur terre !)

La scène se passe à Jérusalem ... et plus précisément dans le Temple.

Tous les peuples, toutes les nations, toutes les races se pressent aux abords du Temple, les innombrables marches du parvis du Temple sont noires de monde, sur l'esplanade on se bouscule joyeusement, la ville de Jérusalem n'y suffit pas... aussi loin que porte le regard, les foules affluent... il en vient de partout, il en vient du bout du monde.

Et toute cette foule immense chante à pleine gorge, c'est une symphonie : qu'est-ce qu'ils chantent ? « Le Seigneur est roi ! » Quatre mots seulement, mais pas n'importe lesquels : c'est l'exclamation des grands jours, celle qu'on poussait à pleine gorge quand un nouveau roi montait sur le trône. C'est une clameur immense, superbe, gigantesque...

La terre elle-même en tremble. Et voilà que les mers aussi entrent dans la symphonie : on dirait qu'elles mugissent ? Et les campagnes entrent dans la fête, les arbres dansent. Vous avez déjà vu des arbres danser ? Et bien oui, ce jour-là ils dansent ! « Joie au ciel ! Exulte la terre ! Les masses de la mer mugissent, la campagne tout entière est en fête. Les arbres

des forêts dansent de joie devant la face du Seigneur... » (Même psaume 95, versets 11 et 12).

Bien sûr, si on y réfléchit, c'est normal ! Les mers sont moins bêtes que les hommes ! Elles, elles savent qui les a faites, qui est leur créateur ! Elles mugissent pour Lui, elles l'acclament à leur manière. Les arbres des forêts sont moins bêtes que les hommes : ils savent reconnaître leur créateur : parmi des tas d'idoles, de faux dieux, pas d'erreur possible, les arbres ne s'y laissent pas prendre.

Les hommes, eux, se sont laissé berné longtemps... Mais c'est bien fini ! C'est incroyable qu'ils aient mis si longtemps à reconnaître leur Créateur, leur Père... Mais cette fois c'est arrivé !

Et on vient parce qu'enfin on a entendu la bonne nouvelle : et si on a pu l'entendre c'est parce qu'elle était clamée à nos oreilles depuis des siècles !

Oui, « de jour en jour, Israël avait proclamé son salut »... de jour en jour Israël avait raconté l'œuvre de Dieu, ses merveilles, c'est-à-dire son œuvre incessante de libération... de jour en jour Israël avait témoigné que Dieu l'avait libéré de l'Égypte d'abord, puis de toutes les sortes d'esclavage : et le plus terrible des esclavages, c'est de se tromper de Dieu, c'est de mettre sa confiance dans de fausses valeurs, des faux dieux qui ne peuvent que décevoir, des idoles... Ces mots-là dans la Bible (œuvre, merveilles) veulent toujours dire la même chose, c'est-à-dire cette entreprise de libération.

Parce qu'Israël a cette chance immense, cet honneur inouï, ce bonheur de savoir et d'être chargé de dire que le Seigneur notre Dieu, l'Éternel, est le seul Dieu, est le Dieu UN (comme le dit la profession de foi juive, le « shema Israël ») et que la foi en lui est le seul chemin de bonheur pour l'homme. Voilà le message qu'Israël lance au monde.

Et alors, enfin, la bonne nouvelle a été entendue jusqu'aux extrémités de la terre... et tous se pressent pour entrer dans la Maison de leur Père.

Mais revenons sur terre ! Je disais en commençant que ce psaume anticipe ! Tout cela est encore du domaine du rêve : en attendant, on est dans le présent ! Et le présent n'est pas si facile ; il faut tenir bon dans la foi et il faut témoigner de cette foi à la face des nations. Tenir bon dans la foi, c'est un choix à refaire sans cesse : l'une des strophes que nous ne lisons pas ce dimanche en porte la trace : « Il est grand, le Seigneur, hautement loué, redoutable au-dessus de tous les dieux : néant, tous les dieux des nations ! » Si on affirme que les dieux des nations ne sont que néant, c'est qu'il faut encore et toujours s'en persuader, refuser de retomber dans l'idolâtrie. Combat jamais complètement gagné.

On voit bien dans ce psaume l'ambiguïté du mot « nations » dans la Bible : selon les textes, ce mot semble chargé de plusieurs sens contradictoires : il est souvent carrément péjoratif ; le livre du Deutéronome, par exemple, parle des « abominations des nations ». Mais c'est parce qu'il vise leur polythéisme, leurs pratiques religieuses en général, et les sacrifices humains en particulier. À la première étape de la pédagogie biblique où il s'agit pour le peuple élu de s'attacher à Dieu sans partage, de découvrir le vrai visage du Dieu unique, il faut se garder de tout contact avec les « nations » : elles resteront longtemps un risque de contagion de l'idolâtrie. Et l'histoire d'Israël a prouvé maintes fois que ce risque est réel ! De plus, dans la mentalité de l'époque, où les divinités étaient censées faire la guerre aux

côtés de leurs peuples, on n'aurait pas pu imaginer un Dieu qui prenne le parti de tous les belligérants à la fois !

Et pourtant, et c'est l'autre facette de ce mot, dès Abraham, c'est l'ensemble des nations qui est appelé à participer à la bénédiction promise par Dieu au patriarche : « En toi seront bénies toutes les familles de la terre ».

Alors, Dieu serait-il en contradiction avec lui-même ? S'il est le Dieu unique, il est évidemment aussi celui des « nations ». Et lorsque la foi juive sera mieux assurée, il sera temps de découvrir l'universalisme du projet de Dieu : le peuple élu comprendra peu à peu qu'il est le frère aîné, pas le fils unique : son rôle était justement d'ouvrir la voie à ses cadets, dans la longue marche de l'humanité à la rencontre de son Dieu.

En attendant que ce rêve se réalise, le peuple d'Israël fait retentir ce psaume pour renouveler sa foi et son espérance, pour puiser la force de faire entendre la bonne nouvelle dont il est chargé.

DEUXIÈME LECTURE : 1 Co 12, 4-11

Lecture de la première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

Frères,

12

⁰⁴ Les dons de la grâce sont variés, mais c'est toujours le même Esprit.

⁰⁵ Les fonctions dans l'Église sont variées, mais c'est toujours le même Seigneur.

⁰⁶ Les activités sont variées, mais c'est toujours le même Dieu qui agit en tous.

⁰⁷ Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous.

⁰⁸ À celui-ci est donné, grâce à l'Esprit, le langage de la sagesse de Dieu ; à un autre, toujours par l'Esprit, le langage de la connaissance de Dieu ;

⁰⁹ un autre reçoit, dans l'Esprit, le don de la foi ; un autre encore, des pouvoirs de guérison dans l'unique Esprit ;

¹⁰ un autre peut faire des miracles, un autre est un prophète, un autre sait reconnaître ce qui vient vraiment de l'Esprit ; l'un reçoit le don de dire toutes sortes de paroles mystérieuses, l'autre le don de les interpréter.

¹¹ Mais celui qui agit en tout cela, c'est le même et unique Esprit : il distribue ses dons à chacun, selon sa volonté.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 1 Co 12, 4-11

La lettre aux Corinthiens date de presque vingt siècles et elle n'a pas pris une ride ! Au contraire, elle est complètement d'actualité : comment faire pour rester Chrétiens dans un monde qui a des valeurs tout autres ? Comment trier, dans les idées qui circulent, celles qui sont compatibles avec la foi chrétienne ? Comment cohabiter avec des non-chrétiens sans manquer à la charité ? Mais aussi sans y perdre notre âme, comme on dit ? Le monde tout autour parle de sexe et d'argent... Comment l'évangéliser ? C'étaient les questions des Chrétiens de Corinthe convertis de fraîche date dans un monde majoritairement païen ; ce

sont les nôtres, aujourd'hui, Chrétiens de souche ou non, mais dans une société qui ne privilégie plus les valeurs chrétiennes.

Les réponses de Paul nous concernent donc presque toutes. Il parle des divisions dans la communauté, des problèmes de la vie conjugale, notamment quand les deux époux ne partagent pas la même foi, du cap à tenir au milieu de tous les marchands d'idées nouvelles : sur tous ces points, il remet les choses à leur place. Mais comme toujours, quand il parle de choses très concrètes, il rappelle d'abord le fondement des choses, qui est notre baptême : comme disait Jean-Baptiste, par le Baptême, nous avons été plongés dans le feu de l'Esprit, et désormais c'est l'Esprit qui se réfracte à travers nous selon nos propres diversités. Comme dit Paul : « Celui qui agit en tout cela, c'est le même et unique Esprit : il distribue ses dons à chacun, selon sa volonté. »

À Corinthe, comme dans tout le monde hellénistique, on adorait l'intelligence, on rêvait de découvrir la sagesse, on parlait partout de philosophie. À ces gens qui rêvaient de découvrir la sagesse par eux-mêmes et par la rigueur de leurs raisonnements, Paul répond : la vraie sagesse, la seule connaissance qui compte, n'est pas au bout de nos discours : elle est un don de Dieu. « À celui-ci est donné, grâce à l'Esprit, le langage de la sagesse de Dieu ; à un autre, toujours par l'Esprit, le langage de la connaissance de Dieu. » Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir, tout est cadeau. Le mot « don » revient sept fois ! Dans la Bible, ce n'est pas nouveau ! Ici, Paul ne fait que reprendre en termes chrétiens ce que son peuple avait découvert depuis longtemps, à savoir que seul Dieu connaît et peut faire découvrir la vraie sagesse. La nouveauté du discours de Paul est ailleurs : elle consiste à parler de l'Esprit comme une Personne.

Plus profondément, Paul se démarque totalement par rapport aux recherches philosophiques des uns et des autres : il ne propose pas une nouvelle école de philosophie, une de plus... Il annonce Quelqu'un. Car les dons qui sont ainsi distribués aux membres de la communauté chrétienne ne sont pas de l'ordre du pouvoir ni du savoir, ils sont une présence intérieure : le nom de l'Esprit est cité huit fois dans ce passage. Finalement, ce texte est adressé aux Corinthiens, mais il ne parle pas d'eux, il parle exclusivement de l'Esprit à l'œuvre dans la communauté chrétienne ; et qui, patiemment, inlassablement, nous tourne vers notre Père (il nous souffle de dire « Abba » – Père) et il nous tourne vers nos frères.

Pour que les choses soient bien claires, Paul précise : « Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous ». On sait que les Corinthiens étaient avides de phénomènes spirituels extraordinaires, mais Saint Paul leur rappelle l'unique objectif : c'est le bien de tous. Car l'objectif de l'Esprit, ce n'est rien d'autre puisqu'il est l'Amour personnifié. Et alors, dans ses mains, si j'ose dire, nous devenons des instruments d'une infinie variété par la grâce de celui qui est le Dieu Un : « Les dons de la grâce sont variés, mais c'est toujours le même Esprit. Les fonctions dans l'Eglise sont variées, mais c'est toujours le même Seigneur. Les activités sont variées, mais c'est partout le même Dieu qui agit en tous. »

Telle est la merveille de nos diversités : elles nous rendent capables, chacun à sa façon, de manifester l'Amour de Dieu. Une des leçons de ce texte de Saint Paul est certainement d'apprendre à nous réjouir de nos différences. Elles sont les multiples facettes de ce que l'Amour nous rend capables de faire selon l'originalité de chacun. Réjouissons-nous donc de la variété des races, des couleurs, des langues, des dons, des arts, des inventions... C'est ce qui fait la richesse de l'Eglise et du monde à condition de les vivre dans l'amour.

C'est comme un orchestre : une même inspiration... des expressions différentes et complémentaires, des instruments différents et voilà une symphonie... une symphonie à condition de jouer tous dans la même tonalité... c'est quand nous ne jouons pas tous dans la même ton qu'il y a une cacophonie ! La symphonie dont il est question ici c'est le chant d'amour que l'Église est chargée de chanter au monde : disons « l'hymne à l'Amour » comme on dit « l'hymne à la joie » de Beethoven. Notre complémentarité dans l'Église n'est pas une affaire de rôles, de fonctions, pour que l'Église vive avec un organigramme bien en place... C'est beaucoup plus grave et plus beau que cela : il s'agit de la mission confiée à l'Église de révéler l'Amour de Dieu : c'est notre seule raison d'être.

ÉVANGILE : Jn 2, 1-11

²
⁰¹ Trois jours plus tard, il y avait un mariage à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là.
⁰² Jésus aussi avait été invité au repas de noces avec ses disciples.
⁰³ Or, on manqua de vin ; la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. »
⁰⁴ Jésus lui répond : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue. »
⁰⁵ Sa mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. »
⁰⁶ Or, il y avait là six cuves de pierre pour les ablutions rituelles des Juifs ; chacune contenait environ cent litres.
⁰⁷ Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez d'eau les cuves. » Et ils les remplirent jusqu'au bord.
⁰⁸ Il leur dit : « Maintenant, puisez, et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent.
⁰⁹ Le maître du repas goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais les serviteurs le savaient, eux qui avaient puisé l'eau.
¹⁰ Alors le maître du repas interpelle le marié et lui dit : « Tout le monde sert le bon vin en premier, et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »
¹¹ Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Textes liturgiques © AELF, Paris

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Jn 2, 1-11

Les trois évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) racontent l'événement du Baptême du Christ, chacun à leur manière. Jean, lui, ne le raconte pas, mais il y fait allusion. Luc a ses accents propres et ce sont eux que je vais essayer ici de mettre en lumière. Par exemple, son texte commence par « *Comme tout le peuple se faisait baptiser* » : Luc est le seul à mentionner que le peuple se faisait baptiser ; il est aussi le seul à mentionner la prière de Jésus : « *Comme tout le peuple se faisait baptiser et que Jésus priait* » ; ce rapprochement est bien dans la manière de Luc : homme parmi les hommes, Jésus ne cesse pas d'être en même temps uni à son Père.

Luc veut tellement insister sur l'humanité de Jésus que, chez lui et lui seul, curieusement, le récit du baptême est suivi immédiatement par une généalogie. Contrairement à la généalogie placée tout au début de l'évangile de Matthieu et qui part d'Abraham pour

descendre jusqu'à Jésus en passant par David et par Joseph, la généalogie de Jésus chez Luc part de lui pour remonter à ses ancêtres ; il est (croyait-on, dit Luc) fils de Joseph, fils de David, fils d'Abraham... Mais Luc remonte encore bien plus haut : il nous dit que Jésus est « fils d'Adam, fils de Dieu ». Cela veut bien dire qu'au moment où il écrit son évangile, les premiers Chrétiens avaient découvert cette relation privilégiée de Jésus le Nazaréen avec Dieu : il était le Fils de Dieu au vrai sens du terme.

La suite n'est pas propre à Luc : Matthieu et Marc emploient à peu près les mêmes termes. Pendant que Jésus priait, « *le ciel s'ouvrit* » : en trois mots, un événement décisif ! La communication entre le ciel et la terre est rétablie ; la prière du peuple croyant vient d'être entendue ; depuis des siècles, c'était l'attente du peuple juif. « *Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais, tel que les montagnes soient secouées devant toi, tel un feu qui brûle des taillis, tel un feu qui fait bouillonner les eaux.* » disait Isaïe (Is 63, 19 - 64, 1). Les eaux, nous y sommes, puisque ceci se passe au bord du Jourdain ; le feu, le voici : « *Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu* » disait Jean-Baptiste. Et Luc continue : « *L'Esprit Saint descendit sur Jésus, sous une apparence corporelle, comme une colombe.* » Ici l'Esprit n'est pas associé à la violence du feu, mais à la colombe, symbole de douceur et de fragilité. Ce n'est pas contradictoire : force et violence... douceur et fragilité, tel est l'amour, tel est l'Esprit.

Les quatre évangélistes citent cette manifestation de l'Esprit sous la forme d'une colombe : dans les trois évangiles synoptiques, les expressions sont tout à fait similaires : Matthieu et Marc disent que l'Esprit descend « *comme une colombe* », chez Luc « *L'Esprit Saint descendit sur Jésus, sous une apparence corporelle, comme une colombe.* » Dans l'évangile de Jean, c'est Jean-Baptiste qui, après coup, raconte la scène : « *J'ai vu l'Esprit, tel une colombe, descendre du ciel et demeurer sur lui. Et je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, c'est lui qui m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer sur lui, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint. Et moi, j'ai vu et j'atteste qu'il est, lui, le Fils de Dieu.* » (Jn 1, 32-34).

Cette représentation de la colombe est donc certainement très importante puisque les quatre évangélistes l'ont retenue. Que pouvait-elle évoquer pour eux ? Dans l'Ancien Testament, elle évoque d'abord la création : le texte de la Genèse ne cite pas la colombe, il dit simplement « *le souffle de Dieu planait sur la surface des eaux.* » (Gn 1, 2). Mais dans la méditation juive, on avait appris à reconnaître dans ce souffle, l'Esprit même de Dieu ; et un commentaire rabbinique de la Genèse dit « *L'Esprit de Dieu planait sur la face des eaux comme une colombe qui plane au-dessus de ses petits, mais ne les touche pas.* » (Talmud de Babylone). Ensuite, la colombe évoquait l'Alliance entre Dieu et l'humanité, renouée après le déluge ; vous vous souvenez du lâcher de colombe de Noé : c'est elle qui a indiqué à Noé que le déluge était fini et que la vie pouvait reprendre. Mieux encore, l'amoureux du Cantique des Cantiques appelle sa bien-aimée « *ma colombe au creux d'un rocher... ma sœur, ma compagne, ma colombe, ma parfaite.* » Or le peuple juif lit le Cantique des Cantiques comme la déclaration d'amour de Dieu à l'humanité.

Nous sommes donc bien à l'aube d'une ère nouvelle : nouvelle création, nouvelle alliance.

À ce moment-là, nous dit Luc, « *Du ciel une voix se fit entendre : C'est toi mon Fils : moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.* » Il ne fait de doute pour personne que cette voix est la voix de Dieu lui-même : depuis bien longtemps, le peuple d'Israël n'avait plus de prophètes, mais les rabbins disaient que rien n'empêche Dieu de se révéler directement et que sa voix,

venant des cieux, gémit comme une colombe. Or, cette phrase « *C'est toi mon Fils : moi, aujourd'hui, je t'ai engendré* » n'était pas nouvelle pour des oreilles juives : elle en était d'autant plus grave ; car c'était un verset du psaume 2 qu'on chantait depuis des siècles dans le Temple de Jérusalem ; alors qu'il n'y avait plus de roi en Israël, on s'obstinait à redire cette phrase pourtant réservée aux rois, le jour de leur sacre, dans l'attente du jour où enfin elle serait dite sur un roi en chair et en os, qui serait le Messie.

Parmi les assistants, ceux qui voulaient bien comprendre, et Jean-Baptiste en tête, ont tout d'un coup compris : la colombe de l'Esprit, c'est elle qui est la couronne du Roi-Messie. Il faut nous habituer à la manière d'écrire de Jean l'évangéliste ! C'est entre les lignes que les choses importantes sont dites ! Pour lui, ce premier « signe » (comme il dit) de Jésus à Cana est très important : il évoque à lui tout seul le grand mystère du projet de Dieu sur l'humanité, mystère de Création, mystère d'Alliance, mystère de Noces. Ce que nous appelons le Prologue, chez Jean, c'est-à-dire le tout début de son premier chapitre, était une grande méditation sur ce mystère ; le texte qui nous rapporte le miracle de Cana est exactement la même méditation, mais sur le mode du récit, cette fois. Comme si ces deux textes, au début de l'évangile, devaient nous introduire à la compréhension de tout ce qui va suivre. Je vous propose donc de lire le récit des noces de Cana à la lumière du Prologue.

Qu'y a-t-il eu entre les deux ? Des événements qui composent ce que l'on appelle la « semaine inaugurale » de la vie publique de Jésus. Elle commence auprès de Jean-Baptiste au bord du Jourdain où des Pharisiens sont venus l'interroger sur sa mission ; et déjà Jean-Baptiste annonçait la venue de Jésus ; le lendemain, Jean-Baptiste a la joie de voir Jésus lui-même venir vers lui et il reconnaît en lui « le Fils de Dieu, celui qui baptise dans l'Esprit Saint ». Le lendemain encore, (et c'est Jean qui donne la précision comme s'il disait « il y eut un soir, il y eut un matin »), nouvelle rencontre au bord de l'eau : cette fois, ce sont deux disciples de Jean-Baptiste qui se détachent de son groupe pour suivre Jésus et celui-ci les invite à passer la soirée auprès de lui. Le jour suivant, Jésus part en Galilée accompagné déjà de quelques disciples. Et c'est en Galilée, trois jours plus tard, qu'a lieu le miracle de Cana : Jean commence son récit des noces de Cana en disant « le troisième jour, il y eut un mariage à Cana en Galilée » ; on est, bien sûr, tentés de faire le compte de tous ces jours depuis le début : cela donne « le septième jour » ; l'évocation d'une semaine, d'un « septième jour », dans un évangile, ce n'est évidemment pas anodin. Le « septième jour » renvoie toujours à l'achèvement de la Création.

Comme le mot « commencement », d'ailleurs, que l'évangéliste emploie à la fin de son récit : « Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. » Dans le Prologue, Jean affirmait « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui. » Nous voici dans le cadre des sept jours de la Création. L'épisode des noces de Cana, un septième jour, lui fait donc un lointain écho : car, en réalité, à Cana, Jésus ne se contente pas de multiplier le vin, il le crée ; comme au commencement de toutes choses, le Verbe était tourné vers Dieu pour créer le monde, une nouvelle étape s'inaugure à Cana : la création nouvelle a commencé.

Et il s'agit d'une noce ! On pourrait continuer le parallèle : au sixième jour, Dieu avait achevé son œuvre par la création du couple humain à son image ; au septième jour de la nouvelle création, Jésus participe à un repas de noces. Manière de dire que le projet créateur de Dieu est en définitive un projet d'alliance, un projet de noce. (Nous comprenons mieux alors pourquoi nous avons lu en première lecture ce texte du troisième Isaïe dans

lequel Dieu disait à son peuple : « Je t'aime d'amour et je t'épouse » Is 62.) Les Pères de l'Église ne se sont pas privés de voir dans le miracle de Cana la réalisation de la promesse de Dieu : la fête des noces de Dieu avec l'humanité débute là.

C'est pour cela que le mot « Heure » chez Jean est si important : il s'agit de l'Heure où le projet de Dieu a été définitivement accompli en Jésus-Christ. C'est bien à cela que Jésus pense quand il dit à Marie : « Femme, que me veux-tu ? Mon Heure n'est pas encore venue. » Visiblement ses préoccupations sont au-delà du problème matériel du manque de vin : il ne perd pas de vue sa mission qui est d'accomplir les noces de Dieu avec l'humanité.

Mais la première phrase (« Femme, que me veux-tu ? ») reste surprenante et on a beaucoup épilogué ; en réalité, dans le texte grec, c'est « Qu'y a-t-il pour toi et pour moi ? » autrement dit : « Tu ne peux pas comprendre ». Jésus affronte là, seul, la grande question de sa mission : pour accomplir cette mission, concrètement, que doit-il faire ? Doit-il créer du vin ? Et ainsi manifester qu'il est le Fils de Dieu ?

On a peut-être ici, dans l'évangile de Jean, un écho du récit des Tentations dans les Évangiles synoptiques ; ce qui expliquerait, d'ailleurs, la sécheresse apparente de la phrase de Jésus à sa mère ; au désert, dans l'épisode des Tentations, la question qui s'est posée à Jésus était : « Qu'est-ce, au juste, être Fils de Dieu ? » et le Tentateur lui avait susurré : « Si tu es vraiment le Fils de Dieu, maintenant que tu as faim, ordonne que ces pierres deviennent du pain ». On remarquera une chose : quand il est seul au désert, Jésus refuse de faire les miracles que lui suggère le Tentateur, car il en serait le seul bénéficiaire. À Cana, au contraire, Jésus multiplie le vin de la fête pour la joie des convives. Ce qui revient à dire que le Fils de Dieu ne fait de miracles que pour le bonheur des hommes.



